Chronique

SUR LES ROUTES DE BOHÊME

Prague, juillet 1933.

L'avion survole, de Berlin à Dresde, un paysage qu'il est impossible de ne pas reconnaître pour allemand. De l'altitude où on les voit, les hauteurs, Flaeming et collines de Lusace, s'aplatissent. On ne voit plus que des champs qui semblent taillés dans la forêt primitive. Dans toute l'Allemagne, le voyage par les airs fait ce miracle : d'être aussi un voyage dans le temps. On assiste par la pensée au défrichement primitif. Les morceaux gagnés par l'homme mordent dans l'étoffe verte des arbres, comme les dents d'un enfant dans une tranche de pain. La clairière ainsi découpée par la hache regorge dans ce mois de juillet d'une moisson qui commence à jaunir. Au centre de l'éclaircie, le groupement humain n'a pas bougé depuis des siècles : la ville aux toits de tuiles a seulement remplacé le camp des premiers colons.

Derrière une barrière de hauteurs, à droite, un ruban brille par lambeaux : c'est l'Elbe. Nous voici à Dresde, et le paysage change ; nous entrons dans ce noyau de vieilles montagnes usées, réduites à des hauteurs médiocres, et qui, de la Bretagne à la Bohême, sont la vraie épine dorsale de l'Europe. Celles qui sont devant nous se nomment l'Erzgebirge. Ce sont des glacis verts qui descendent vers le nord, et qui ont leur abrupt au sud. En les franchissant, nous pénétrons dans la Tchécoslovaquie. Au pied même de ce mur de clôture qui la limite du côté de l'Allemagne, nous passons d'abord un fossé, qui est la zone des villes d'eaux. Puis les montagnes recommencent ; mais cette fois faites de pointes aiguës, qui témoignent d'anciens volcans. Le temps s'est mis à l'orage. Une vapeur rousse et grise, des nuages d'opéra annoncent la tempête. Un soleil jaune, en cette fin d'après-midi, glisse entre les nuées et illumine des fonds romantiques. La silhouette d'un rocher conique s'achève par un château noir sur une gloire d'or.

Mais déjà ces montagnes centrales de Bohême ont disparu. Nous survolons un pays agricole, le classique paysage à lames de parquet. La Vitava, plus mince que l'Elbe, serpente autour de la route que nous traçons. Et voici que, dans un creux de collines, Prague apparaît sur la droite. Je me rappelle encore l'impression que j'en ai reçue, il y a dix ans, en arrivant ainsi par les airs. Aujourd'hui encore cette multitude de clochers et de flèches m'étonne. A chaque coin de rue, Prague montre au voyageur une tour, une coupole, un palais, une église gothique. Et ces monuments à leur tour donnent au voyageur une leçon d'histoire. Tout à l'heure, du haut de l'avion, l'épine dorsale de l'Europe se reconnaissait ici. Voici que, dans l'œuvre humaine, le contact du nord et du sud se marque, comme en aucun autre point du continent.

Jusqu'au début du quinzième siècle, sous la dynastie des Luxembourg, nous reconnaissons ici une des plus belles villes de l'Occident latin. Tout à l'heure, en montant au château, je passerai devant cette cathédrale de Saint-Guy, que Charles IV a fait construire. L'université, qui lui est contemporaine, et qui est la plus ancienne de l'Europe centrale, est de 1348. Là-dessus passe pendant plus de deux siècles ce vent de la Réforme, qui apporte les souffles du Nord. Le bûcher de Jean Huss s'allume à Constance en 1415, et le protestantisme est définitivement écrasé à la Montagne-Blanche, en 1620. On sait ce que cette date représente pour la Bohême : la noblesse tchèque anéantie, et ses terres distribuées aux Allemands. En même temps,le catholicisme reprend possession du pays. De cette reprise, les jésuites installés ici depuis le seizième siècle sont les artisans.

— Voulez-vous, me dit l'aimable diplomate qui veut bien me guider, que nous allions jusqu'à Kutnà-Hora. C'est une vieille ville à cinquante kilomètres dans l'est de Prague. Vos compatriotes la connaissent peu, et vous y verrez, dans un beau site, un résumé de l'histoire de la Bohême.

Nous roulons donc à travers ces étendues à peine ondulées, où les moissons se pressent en petits rectangles, coupés çà et là d'un champ de pavots en fleur. Et nous arrivons tout à coup au bord d'une vallée tournante ou plutôt d'un précipice, dont les édifices de Kutnà-Hora bordent la concavité. Près de nous, c'est l'ancien atelier des monnaies royales, aujourd'hui devenu la municipalité, et bordé d'un jardin public. Au loin, surmontant l'abrupt, c'est une admirable cathédrale gothique, visiblement inachevée, sans tours à flèches, et coiffées de trois toits d'ardoise en couvercle de compotier. A droite, un immense édifice du dix-septième siècle allonge une façade rectiligne. C'est aujourd'hui une caserne, mais ce fut d'abord un collège des jésuites.

— Ils voyaient grand, dit M. P. Nous allons rendre visite à la cathédrale, qui est dédiée à sainte Barbara. C'est un des plus beaux monuments qu'on puisse voir. Il a cinq nefs. Au-dessus de la claire forêt des ogives, des nervures souples jaillissent des fûts sans chapiteaux et rampent sous la voûte. Des orgues magnifiques, un retable sculpté, une chaire de la Renaissance, blanche et noire, à rectangles et à pilastres, des bancs sculptés, des fresques dont un pinceau moderne a rétabli un vague dessin ornant ce vaste vaisseau.

En sortant, nous longeons, devant le collège des jésuites, une allée de statues d'une allure si contournée et où le coup de vent souffle si fort dans la pierre que je ne puis m'empêcher d'interroger M. P. sur le baroque de Prague.

— Nous avons, me dit-il, un style baroque, et qui nous est particulier. Il a été apporté par les Espagnols. Après la bataille de la Montagne-Blanche, les catholiques et en particulier les jésuites voulurent reconquérir le peuple. Ils pensèrent l'arracher à l'austérité protestante en déployant toutes les pompes du style le plus fleuri. (Mon interlocuteur disait le plus sensuel, mais je crois qu'il faut interpréter par le plus sensible.) D'ailleurs, poursuivit-il, un de vos poètes l'a très bien compris. C'est Paul Claudel, qui a été dix ans consul ici, et qui a placé à Prague, dans l'église Saint-Nicolas, une scène du *Soulier de satin*.

Le Soulier de Satin a paru en 1929, et c'est un des ouvrages envers qui le public a montré toute sa frivole injustice. C'est un vaste poème espagnol et chrétien où l'héroïsme, l'ascétisme, la tendresse profonde et tourmentée, la vie apparente et la vie mystique, les continents et les mers, l'Espagne et l'Afrique, les larrons et les héros sont les éléments d'une tragi-comédie comme on n'en a point vu en France depuis Rotrou. Voici, dans la masse des événements qui nous y sont contés, l'épisode qui concerne Prague. Une veuve espagnole a six filles dont l'aînée, nommée doña Délices, est appelée doña Musique, « à cause de cette guitare qu'elle ne quittait pas et dont elle ne jouait jamais, — et de ces grands yeux croyants ouverts sur vous et prêts à absorber toutes les merveilles, — et de ces dents comme des amandes fraîches qui mordaient la lèvre écarlate, et de son rire! ». Au moment où sa mère va la marier à un toucheur de bœufs, un sergent italien fait croire à l'enfant crédule que le roi de Naples l'a envoyé vers elle. Vous devinez l'honorable métier que fait le sergent. Doña Musique le suit sans défiance. Mais la Providence, qui gouverne particulièrement les ouvrages de M. Claudel, fait sombrer la barque, par beau temps, en vue des côtes de Sicile. Musique gagne la terre, et vit, près d'un temple antique, des offrandes que les fidèles y déposent encore. Et voici la merveille. Elle rencontre en effet le roi, ou plus justement le vice-roi de Naples, et elle en est aimée. C'est lui qui l'emmène à Prague, où nous la retrouvons, priant dans l'église Saint-Nicolas, après la bataille de la Montagne-Blanche que son mari a gagnée, et la veille de la Saint-Nicolas. Quatre piédestaux vides attendent quatre évêques. Saint Nicolas paraît le premier, patron des enfants, et doña Musique le prie pour celui qu'elle porte. Puis vient saint Boniface, apôtre de la Germanie, et qui nous fait un portrait savoureux du peuple qu'il a évangélisé : « Je veux qu'il y ait un peuple plus rapproché de la matière, et plus rabattu sur elle, et plus mélangé à elle, et plus fait qu'aucun autre pour la pénétrer et pour en être pénétré, — un peuple hors de tous les cadres secs et de toutes les nations rigides, qui soit à l'égard de toute chose à l'état de désir, une grande réserve au centre de l'Europe, semi-fluide, une négation confirmatrice... un homme intérieur et enveloppé en qui la parole de Dieu ne devienne pas aussitôt action, mais cuisson, fermentation profonde. »

On ne peut rien dire de plus juste, et le poète s'est souvenu du diplomate. Au moment où l'Europe prend possession de l'univers, Dieu a donc mis au milieu d'elle cette contradiction et cette poussée, pour que son cœur suffise à tout. Ayant ainsi parlé, saint Boniface prend place sur son piédestal, et doña Musique parle à son tour. Son époux a arrêté à mi-route l'avalanche de l'Europe qui s'effondre, il a apporté l'immobilité et la paix, et une tyrannie féconde. Et elle apporte, elle aussi, son bienfait aux hommes. « Quand on ne peut faire un pas sans trouver partout des barrières et des coupures, quand on ne peut plus se servir de la parole que pour se disputer, alors pourquoi ne pas s'apercevoir qu'à travers le chaos il y a une mer invisible à notre disposition... Par-dessus les frontières, nous établirons cette république enchantée où les âmes se rendent visite sur ces nacelles qu'une seule larme suffit à lester. » Le conseil de doña Musique est donc de chanter. Et ce conseil est confirmé par le troisième évêque, saint Denys d'Athènes, lequel nous confirme que l'Occident concerte ses géométries et qu'il nous faut écouter la musique du ciel, c'est-à-dire l'ordre qui est au ciel, et que l'acharnement des Saxons de Boniface ne peut connaître. C'est vers l'Orient qu'il faut aller, vers « la mer des Slaves, cet abîme sans aucun plan où l'Europe a ses racines et qui toujours lui fournira son approvisionnement de douleurs, si elle en venait à manquer ». Cheminement vers l'Orient, vers l'avenir. Qu'importe le présent à doña Musique, qui a senti bouger l'enfant à naître ? Et le quatrième évêque, saint Adlibitum, précédé d'une nymphe, gagne à son tour son piédestal, et chante cette région de sources où chaque goutte d'eau va vers une mer différente, et où la pente du Danube mène au Jardin primitif, au jardin effacé et quitté où il faudrait vivre.

— Prague, me dit M. P., a encore inspiré un autre poème à Claudel. Il a chanté l'Enfant Jésus miraculeux qu'on vénère dans l'église de Notre-Dame-de-la-Victoire. Allez la voir, si vous voulez comprendre cette reconquête de la Bohême au dix-septième siècle par le catholicisme espagnol.

Je suis donc monté à la rue des Carmes. Là, sur une sorte de petite place en retrait, deux escaliers droits mènent à une terrasse; et on aperçoit à demi, derrière les arbres, une façade singulièrement austère. C'est celle d'un temple protestant élevé en 1613. Mais après 1620, il a été donné au culte catholique. Un carme, le P. Dominique, de Jésus-Marie, avait accompagné l'armée de Ferdinand II à la Montagne-Blanche. C'est à son ordre que le temple fut remis. Aujourd'hui, une niche au-dessus de la porte contient une Vierge entourée d'étoiles. L'intérieur, qu'un sacristain ouvre enfin, est d'un classique glacé. Mais du côté droit, voici que resplendit tout à coup un autel du baroque le plus fantastique. Devant un retable de marbre s'élèvent six colonnes d'un autre marbre, à chapiteau doré, qui soutiennent une demi-coupole, encadrée elle-même de deux anges d'or. Et ces anges encadrent le Père éternel, entre des pilastres, sous une gloire. Ce ne sont, pour arriver à ce sommet, que volutes et consoles. Cependant, devant les colonnes, la Vierge à gauche et saint Joseph à droite, bois doré et métal doré, regardent avec des poses à la Bernin le centre de toutes ces splendeurs, une armoire de verre d'une ornementation infinie, entre des chandeliers sans nombre, des fleurs et des rayons d'argent. Et dans cette armoire, un enfant Jésus, haut d'à peu près cinquante centimètres, est engoncé jusqu'au cou dans une robe de velours rouge brodé et constellé.

Cette fois, nous avons nettement le sentiment d'être en Espagne. Et ce n'est pas une illusion. Car la statue a été donnée aux carmes, quatre ans après leur installation, par la princesse Polynène de Lobkowitz. Or, la princesse avait reçu elle-même ce présent de sa mère, et celle-ci, qui était Marie Manriquez de Lara, avait apporté la statue d'Espagne en Bohême pour le mariage de sa fille. Mais les temps troublés n'étaient pas finis. L'Enfant-Dieu fut jeté derrière l'autel par les protestants lorsqu'ils reprirent Prague en 1630. La statue resta dans les débris, les mains brisées, jusqu'en 1637. On raconte toutes sortes de traits de la dévotion d'un carme, le père Cyrille, qui la retrouva et réussit à la remettre en honneur. L'image lui parlait et lui demandait de lui rendre des mains. Le prieur, qui était pauvre, refusait l'argent. La statue commanda au père Cyrille de l'exposer, toute manchote qu'elle fût, à l'entrée de la sacristie. « Il viendra, disait-elle, quelqu'un qui aura pitié de moi. » En effet, un étranger parut aussitôt. « Confiez-la-moi, dit-il; je la ferai réparer à mes frais. » Les miracles commencèrent aussitôt. La première guérison fut celle d'une malade de la maison Lobkowitz, en 1639. C'était justice.

HENRY BIDOU.

NOUVELLES DU JOUR

A l'Élysée

Le président de la République a reçu hier après-midi, M. Roosevelt, fils du président de la République des Etats-Unis d'Amérique, qui était accompagné de M. Marriner, conseiller d'ambassade.

M. Roosevelt, qui parle très bien le français, a dit à M. Albert Lebrun toute la joie qu'il avait éprouvée à revoir Paris et la France. Il a été heureux d'assister à la revue du 14 juillet et a admiré la belle tenue et la démarche aisée des troupes françaises, ainsi que le défilé aérien.

Il doit passer une quinzaine de jours à Londres. Il reviendra ensuite à Paris et regagnera l'Amérique par l'Espagne.

M. Albert Lebrun l'a prié de transmettre au président Roosevelt l'expression de ses sentiments de haute considération et de ses vœux.

D'autre part, hier après-midi également, le président de la République a visité l'Ecole d'agriculture de Grignon.

M. Albert Lebrun a été reçu par le directeur de l'école, accompagné de la plupart des professeurs, de M. Gay, inspecteur général de l'agriculture, et de quelques anciens élèves parmi lesquels MM. Benoist, Cassez et Rouart, sénateurs, de Lyrot, député, et plusieurs agriculteurs de Lorraine.

Le Conseil national de Monaco

Le Conseil national, qui est, à Monaco, l'assemblée ayant le pouvoir législatif, vient d'être nommé. Le bureau électoral était présidé par M. Paul Blanc, vice-président du tribunal civil de première instance; la liste dite d'Union démocratique et nationale a été élue en entier à la presque unanimité des votants; elle est composée de MM. Louis Auréglia, Charles Bernasconi, Pierre Blanchy, Arthur Crovetto, Pierre Gioffredy, Robert Marchisio, Eugène Marquet, Marcel Medecin, Jean Notari, Jacques Reymond, Henri Settimo et Eugène Fautrier.

Les diplômes des médecins et chirurgiens dentistes

La préfecture de police communique la note suivante :

Le délai imparti aux médecins et chirurgiens dentistes français, diplômés des facultés de province, et à tous les médecins et chirurgiens dentistes étrangers, pour faire viser de nouveau leurs diplômes, en exécution de la loi du 21 avril 1933 sur l'exercice de la médecine, expire le 22 juillet courant.

Ceux qui n'auraient pas encore accompli cette formalité devront se présenter d'urgence, de 9 h. 30 à 11 h. 30 ou de 14 heures à 17 heures, munis de leurs diplômes ou certificats provisoires et d'une pièce établissant leur nationalité :

a) A Paris, aux commissariats de police du district, aux adresses ci-dessous : 1er district (8e et 16e arrondissements), 1, rue de Lisbonne; 2e district (17e arrondissement), 163, boulevard Pereire); 3e district (2e, 9e et 18e arrondissements), 45, rue Taitbout; 4e district (5e, 6e et 19e arrondissements), 32, rue de Bondy; 5e district (11e et 20e arrondissements), mairie du XXe, place Gambetta; 6e district (4e et 12e arrondissements), mairie du IVe, place Baudoyer; 7e district (5e, 6e et 13e arrondissements), 29, rue de l'Estrapade; 8e district (7e, 14e et 15e arrondissements), 116, rue de Grenelle, mairie du VIIe;

b) Banlieue : au commissariat de police de la circonscription.

Il est signalé aux intéressés qu'ils s'exposeraient à de graves ennuis en ne se conformant pas à cette formalité prescrite par la loi.

REVUE DE LA PRESSE

PRESSE PARISIENNE

Le congrès socialiste est terminé. Le *Populaire* se borne ce matin à un compte rendu abondant des derniers débats, sans commentaires ni du directeur ni du secrétaire général du parti. Moins embarrassés, les journaux non socialistes expriment franchement leur opinion sur ce congrès ou, de l'avis général, se sont affrontées deux conceptions très différentes du socialisme. MM. Déat, Marquet et Montagnon apparaissent dès aujourd'hui comme les chefs d'un socialisme jeune et agissant qui se place sur le terrain national.

L'*Œuvre* (M. André Guérin) écrit :

Ce qui reste surtout, c'est la controverse dramatique qui, quatre jours durant, a mis aux prises les tenants du socialisme traditionnel et ceux d'un socialisme neuf dont l'apparition en plein congrès a été saluée par des mouvements si significatifs.

De même, M. Jean Luchaire (la *Volonté*) :

Ce qui est évident c'est que, pour la première fois en France, depuis la guerre, a été dévoilée l'existence d'un mouvement incontestablement socialiste, mais dont le socialisme veut englober, avec les masses ouvrières, les masses paysannes, ainsi que la bourgeoisie et les élites intellectuelles — où, par conséquent, la classique « lutte des classes » est mise de côté — et d'un mouvement bornant ouvertement son action au cadre de la nation.

Le *Quotidien* déclare de son côté :

Que M. Léon Blum brandisse l'une des bannières rouges où s'inscrivent en lettres d'or les capitales S.F.I.O., en montrant cette majuscule I qui signifie « internationale », il n'en reste pas moins que le « national » prend sa revanche, et tentera de faire sa place large dans les luttes prochaines.

Figaro exprime la même opinion que les organes de gauche :

Vainqueur apparent du congrès, M. Blum n'a peut-être remporté qu'une victoire à la Pyrrhus. Entre les succès lointains qu'il fait miroiter et les résultats rapides que d'autres annoncent, beaucoup peut-être n'hésiteront pas très longtemps. L'action tuera le messianisme.

On lit dans *Panurge* :

Les socialistes S. F. I. O., tout en criant par-dessus les toits leur grand amour de l'humanité, restent quand même des hommes.

Ils sont, comme tout être humain, accessibles à l'envie, à la jalousie, comme à l'orgueil et aux plaisirs de la vie facile.

Ce sont ces microbes qui circulent en ce moment dans les rangs de l'armée de M. Blum.

Les Marquet, les Renaudel, tout comme les Roldes, les Compère-Morel, les Piancette veulent profiter de leur victoire.

Ils se rappellent 1924.

Au moins à ce moment, ils furent plus francs.

Ils jetèrent ce cri du cœur aujourd'hui refoulé :

« A nous toutes les places. »

Et M. Varenne était expédié comme vice-roi en Indo-Chine.

Pourquoi pas en 1933 ?

Oui, pourquoi M. Blum et M. Paul Faure s'y opposent-ils ?

Est-ce jalousie ?

Dame! Il ne peut pas y avoir d'autre raison.

Les majoritaires sont dans la logique. Et c'est M. Blum qui a tort.

Nous vivons sous un cartellisme larvé.

A tout prendre, il vaut mieux qu'il s'affirme. Ce serait le « fair play ».

Et le populo saurait à quoi s'en tenir.

Hardi Renaudel!

Dans la *Liberté*, M. Paul Reynaud dresse le bilan de la conférence de Londres et énumère les erreurs de notre délégation :

Nous avons froissé, à la fois, les Anglais à qui nous avons reproché leur attitude équivoque, et les Américains qui nous accusent d'avoir torpillé la conférence et voulu entraver leur restauration nationale.

Nous voici isolés, à l'écart des deux grands blocs économiques du monde, celui du sterling et celui du dollar.

On nous affirme que c'est une politique jeune.

C'est même une politique un peu jeune.

M. Joseph Barthélemy (le *Capital*) parle des « Mines d'or » et de la politique inflationniste des Etats-Unis :

Au mur d'or contre quoi devaient se briser les plus violents raz de marée de la crise, l'Amérique refuse d'apporter sa brique. Devant ce fait fâcheux, gardons notre sang-froid. Le monde est avide de certitude, affamé de stabilité, et on aggrave son angoisse en organisant la fluctuation de la monnaie.

L'Amérique a tort, dit M. Joseph Barthélemy, mais puisqu'elle refuse de s'entendre avec nous pour sauver le monde, « essayons de le sauver sans elle, pas contre elle », car la pensée européenne se corrompt si elle est dirigée contre quelqu'un.

PRESSE DÉPARTEMENTALE

Dans le *Moniteur du Calvados*, le général Deligny se demande :

A quoi peuvent bien servir les interminables discussions ayant pour motif l'établissement de la séparation des engins de guerre en armes offensives et en armes défensives. Sans doute la vieille et simple définition : armes offensives, engins servant à porter des coups; armes défensives, engins servant à parer ou atténuer des coups, ne peut suffire. Car l'arme par elle-même n'a pas de qualité spéciale; elle n'est offensive ou défensive que suivant l'usage qu'on en fait.

Lorsque l'auteur de ces lignes était jeune lieutenant, il fut quelque temps employé à Paris, comme adjudant de place. Un jour la police lui remit, pour le déposer aux locaux disciplinaires, un cuirassier de l'Ecole militaire : cet homme s'était pris de querelle avec quelques malandrins dans une guinguette de Grenelle ; serré de près, il s'était dégagé en empoignant son casque par la crinière et en faisant des moulinets qui avaient mis à mal plusieurs de ses adversaires, tandis que le plus audacieux de ces derniers, en se jetant sur lui, le couteau à la main, trébuchait dans le sabre décroché et s'étendait par terre.

Ainsi le casque, arme défensive s'il en fut, s'était transformé en arme offensive, tandis que le sabre, arme offensive par définition, était devenu en la circonstance un engin de protection, une arme défensive.

Pourquoi, suivant la définition de Genève, l'artillerie lourde est-elle offensive et la légère défensive ? Personnellement il nous semble que le contraire serait plus conforme à la réalité. Un gros canon, monté sur un affût pesant, exigeant une solide plate-forme, nous paraît surtout une pièce de place, de côte, de position, c'est-à-dire un engin servant essentiellement à la défensive, tandis qu'un canon léger, par conséquent de petit calibre, à déplacement facile, se prête fort bien à toutes les besognes offensives.

La distinction d'armes en offensives ou défensives ne dépend donc que de l'emploi que l'on en fait.

CORRESPONDANCE

La science historique et l'hitlérisme

M. Henri Hauser, professeur à la Sorbonne, nous adresse la lettre suivante :

17 juillet 1933.

Monsieur le directeur,

Puisque la question de l'enseignement international de l'histoire est de nouveau à l'ordre du jour, il convient, pour éclairer les déclarations récentes du ministre allemand Frick, de faire connaître à vos lecteurs la façon dont les autorités, et aussi hélas! les couches les plus éclairées du troisième Reich entendent le respect de la science historique.

Dans son numéro daté de Munich 22 avril 1933, la plus importante des revues historiques allemandes, *Historische Zeitschrift*, avait publié un article, purement scientifique, du professeur néerlandais Huizinga, sur la crise de l'Etat bourguignon au quinzième siècle — conférence faite à l'université de Berlin, et par invitation de celle-ci, le 28 janvier dernier.

Or, l'éminent professeur de Leyde, — qui a professé dans les universités de Paris, Dijon, etc., etc., — a eu l'occasion d'intervenir, avec une rare énergie — pour rappeler à l'ordre le représentant des étudiants *nazis* lors d'une récente réunion universitaire tenue en Hollande.

Voici donc les dernières lignes que la rédaction de la *Historische Zeitschrift* a cru bon d'ajouter à la page terminale de son numéro (p. 228) :

« L'article du professeur Dr Huizinga, alors recteur de l'université de Leyde, était, comme presque tout le numéro, déjà imprimé, lorsque la rédaction a reçu l'avis officiel de l'incident provoqué par lui à l'université de Leyde. La rédaction déclare qu'elle n'aurait pas envoyé l'article à l'impression, si elle avait eu à temps connaissance de cet incident. »

Ce document, unique, je crois, dans les annales de la science historique, se passe de commentaires.

Veuillez croire, Monsieur le directeur, etc...

HENRI HAUSER,
professeur à la Sorbonne.

LA DERNIERE JOURNÉE DU 30e CONGRÈS SOCIALISTE (S.F.I.O.)

Malgré le mot de cordialité qui alternait avec la formule : « scission morale », on n'a pas pu dire que les dernières heures du congrès socialiste aient apaisé les dissentiments; ni que le blâme infligé au groupe parlementaire ait été réellement atténué par les paroles apaisantes de MM. Léon Blum, Paul Faure et Vincent Auriol; ni, non plus, que le blâme ait une réelle portée puisque, dans leur déclaration finale, les amis de M. Renaudel ont dit clairement qu'ils persévéreraient dans l'indiscipline.

SÉANCE DE LUNDI APRÈS-MIDI

Fin du débat sur l'Internationale

L'églantine à la boutonnière de son veston, M. Lebas, député du Nord, préside la dernière séance qui manquera, sinon de sens, du moins d'attrait jusqu'à l'heure — tardive — de l'épilogue.

L'assemblée continue d'abord, jusqu'à 16 h. 30, le débat sur la position que la S.F.I.O. devra prendre, le mois prochain, à la conférence internationale socialiste. Elle remarque, notamment, une intervention de M. Gaston Chazette (Creuse) qui, mandaté par le groupe pacifiste « l'Antiguerre », aborde la question de l'objection de conscience. Il indique que cette question est indépendante de l'action de masse; il s'agit d'une préparation morale de la résistance à la guerre, d'un éveil de l'instinct collectif. A M. Renaudel, qui critiqua la motion de « l'Antiguerre », il demande de renouveler, à chaque occasion, des votes comme celui du 10 mars pour l'amnistie des objecteurs de conscience et aussi de « protester contre la circulaire Chautemps que M. Léon Blum qualifia de circulaire scélérate. » M. Chazette conclut que, si le gouvernement sait que le prolétariat refuse de partir sous les drapeaux, il fera le nécessaire pour s'opposer aux lenteurs et, s'il y a lieu, à l'arrêt de la conférence du désarmement.

M. Zyromski, d'abord simplement chaleureux, puis violent, insiste sur la nécessité de réaliser l'unité ouvrière, c'est-à-dire l'entente entre communistes et socialistes. Il ne veut pas qu'on oppose la conception d'unité d'organisation à celle d'unité d'action. Et il s'écrie, s'adressant aux socialistes nationaux :

Marquet, Renaudel, Montagnon, Déat, vos paroles, depuis deux jours ont prouvé d'une manière éclatante combien la scission, durant les treize années qui se sont écoulées depuis notre congrès de Tours, a été néfaste ! Non seulement elle a affaibli notre parti, mais elle nous a désarticulés intellectuellement.

Et M. Zyromski conclut, en s'adressant à M. Déat, que lui aussi veut la conquête du pouvoir, que le groupe de l'*Action socialiste* tout entier la veut avec lui, mais par d'autres moyens et pour d'autres fins que le groupe de la *Vie socialiste*.

La suite du débat épuise tous les arguments que l'on peut invoquer pour l'unité de la classe ouvrière et ceux aussi que suggère l'attitude du parti communiste à l'égard de la IIe Internationale.

M. Goude n'est pas réintégré

Au nom de la majorité de la commission des conflits, M. Alleaume invite le congrès, suivant le vœu formé par la fédération du Finistère, de ne pas réintégrer dans le parti M. Goude qui, après avoir quitté volontairement la S.F.I.O. et après avoir été réélu député à Brest, demanda que sa place lui fût rendue dans le parti. M. Dormois, rapporteur de la minorité de la commission des conflits plaide au contraire pour M. Goude. A main levée, le congrès s'oppose à la réintégration.

M. Compère-Morel et le « Populaire »

L'assemblée adopte, à main levée aussi (on remarque des abstentions), le rapport — lu et commenté par M. Lebas — aux termes duquel la commission des résolutions (à l'unanimité moins deux voix et cinq abstentions) s'est prononcée contre la dualité de direction du *Populaire*. Mandat est donné au conseil d'administration et de direction de ce journal d'arrêter, au cours d'une réunion immédiate « les mesures propres à rétablir dans la rédaction l'unité d'autorité et de responsabilité ». M. Compère-Morel ne sera donc plus co-directeur. Mais il lui appartiendra sans doute d'accepter — ou de refuser — le régime qui existait avant la décision prise au congrès de Tours, en mai 1931, et de redevenir administrateur du *Populaire*.

Le vote de la motion de blâme contre le groupe parlementaire

Ainsi que nous le faisions prévoir aux « Dernières nouvelles », la commission des résolutions a dû renoncer à établir un texte unique sur le groupe parlementaire. Les quatre motions sur lesquelles les fédérations s'étaient prononcées avant le congrès ont donc été rapportées, devant l'assemblée plénière, telles qu'elles étaient avant le 14 juillet. Les ayant, à plusieurs reprises déjà, analysées pour nos lecteurs, nous ne reviendrons que brièvement sur chacune d'elles, afin d'arriver plus vite à des événements nouveaux.

La résolution des centristes (pas de blâme, mais un regret, des conseils assez sévères, un vœu de réforme de la commission administrative et un autre vœu demandant la réunion d'un conseil national socialiste en octobre), est lue, puis commentée par son auteur, M. Vincent Auriol. Le chef des centristes regrette que tout le monde n'ait pas répondu à l'appel de camaraderie et d'amitié de M. Léon Blum. Il affirme avec force, en démentant certains bruits, que M. Léon Blum, loin d'avoir voulu d'abord incliner la commission à

FEUILLETON DU *Temps*
DU 19 JUILLET 1933

LA MUSIQUE

AU CONSERVATOIRE : concours d'instruments à vent et à cordes (cornet à pistons, trompette, cor, trombone, flûte, hautbois, clarinette, basson, contrebasse, alto, violoncelle, violon et piano).

Notre voyage d'observation à travers les concours du Conservatoire n'offre peut-être pas une vive distraction. Mais il peut nous servir à prévoir quelle sera la part de la France, d'ici quelques années, dans le mouvement musical.

Ce mouvement retient actuellement l'attention universelle. Il ne peut aller qu'en augmentant au cours des années futures.

La prééminence de la musique sur toutes les autres formes de l'art et de la pensée est un fait dont la portée ne saurait plus être contestée, à notre âge de civilisation. Grâce à la radio, au disque et au cinéma sonore, l'œuvre lyrique a élargi à l'extrême ses moyens d'expression et, aussi, d'expansion. Les habitants des plus obscures bourgades sont, aujourd'hui, à même de connaître la production musicale ainsi que les prouesses de nos virtuoses.

Un art qui a étendu si loin ses horizons, qui a tant gagné en importance, qui prend et charme les foules immenses dont il est le divertissement incessant, doit nous intéresser par tous ses côtés et dans chacune de ses applications.

En examinant avec soin les diverses manifestations du Conservatoire, nous étudions, chez nous, cet art dominant à sa source et dans sa position centrale. Avec les concours de composition, nous avons vu l'enseignement conservatorial dans sa fleur. Les concours d'instrumentistes apellent ensuite notre considération pour le sérieux qui s'en dégage et qui les fait estimer de tous les lettrés de la musique. Voici donc la liste des lauréats pour les cuivres, les bois et les cordes; chemin faisant, nous tâcherons de définir les qualités saillantes des étudiants les plus doués.

Concours de cornet à pistons. Premiers prix, MM. Piton et Dufour; deuxième prix, M. Meurgey; premier accessit, M. Dujus; deuxième accessit, M. Potteaux. Les candidats avaient à exécuter un *Impromptu* de M. Jules Mouquet, fort ingénieusement écrit pour l'instrument. La page de lecture à vue, pleine de recherches, était due à M. Bigot. M. Piton a joué avec une autorité brillante et aisée et déchiffré sans aucun mal. M. Dufour est un exécutant correct et qui a appuyé sur les effets. M. Meurgey a su phraser avec goût. MM. Marlier et Pette, seconds prix de l'an dernier, n'ont pas paru en progrès.

Concours de trompette. Premier prix, M. Vaillant, qui réunit dans son jeu style et brio; deuxième prix, MM. Astier et Robart, qui ont plus de souplesse que de fermeté; premier accessit, M. Nouveau, déjà fort adroit; deuxièmes accessits, MM. Tournesac et Gaboulaud, qui ne mettent pas assez en dehors leurs dons. M. Pluvinage aurait mérité de figurer dans le palmarès. Le morceau imposé était l'*Andante et scherzo*, de M. J.-Ed. Barat, chef de la musique du 5e régiment d'infanterie. Pièce agréable et d'une écriture soignée. Piquante page de lecture à vue de M. Omer Letorey.

Concours de cor. Premiers prix, MM. Tournier et Fayeulle; deuxièmes prix, MM. Perrier, Vandenbulcke et Imbert; premiers accessits, MM. Schleiffer, Vangeluwe et Breton; deuxièmes accessits, MM. Tartar et Voisin. La pièce de concours était la *Rhapsodie montagnarde* de M. Jules Mazellier. Ouvrage marquant. On croyait qu'il était indispensable de rédiger pour les cors en *fa* des compositions également en *fa*. M. Paul Dukas s'était astreint à cette condition pour nous donner sa *Vilanelle*, qui est un chef-d'œuvre du genre. M. Jules Mazellier a eu l'heureuse originalité de concevoir sa *Rhapsodie montagnarde* en *mi* bémol majeur. Cette courte partition, ni trop classique ni trop moderne, est dans le caractère absolu de l'instrument, dont toutes les ressources sont finement employées. Elle est du plus vif agrément, en sa brièveté savante. Avec l'interprétation de M. Tournier, musicien accompli, elle gagne en lumière. M. Fayeulle a su faire éclater de belles sonorités. D'entre ceux qui furent couronnés de deuxièmes prix, retenons le nom de M. Vandenbulcke.

Concours de trombone. Premiers prix, MM. Pierre Clément et Dessauvages, praticiens excellents; deuxièmes prix, MM. Filhet, Crapet et Libbrecht (ce dernier, de formation récente, n'a plus rien à apprendre); premiers accessits, MM. Badie et Farenc; deuxièmes accessits, MM. Sivette et Demailly. Encore un morceau de concours réussi de tous points : *Phœbus*, variations sur un thème pyrénéen, de M. Henri Büsser, qui se montre un incomparable spécialiste en la matière et dont l'invention n'est jamais à court. Page de lecture à vue bien trouvée de M. Paul Fauchet.

Concours de flûte. Premiers prix, MM. Carette, Augier, Genin; deuxièmes prix, MM. Toussaint, Samin, Leclercq; premiers accessits, MM. Larroy, Jacob; deuxième accessit, M. Denis. Les neuf élèves présentés à l'épreuve par M. Moyse ont été ainsi tous récompensés. Ils avaient à interpréter *Andalucia*, de M. Henri Büsser, d'une poésie légère, d'un pittoresque aigu. Tous s'en sont acquittés avec une preste dextérité. Il est difficile de faire une différence nettement tranchée entre les lauréats. Toutefois, M. Genin, quoique nommé après MM. Carette et Augier, m'a paru un artiste hors de pair. M. Alfred Bruneau avait écrit, pour la circonstance, une page de lecture à vue d'une inspiration noble et touchante.

Concours de hautbois. Premiers prix : MM. Valentin, Taillefer et Mayran; deuxièmes prix : MM. Tuilliez et Heurtefeux; premier accessit : M. Heckmann; deuxièmes accessits : MM. Gabelles et Dupin. La classe de M. Bleuzet, comme celle de M. Moyse, a redoublé de valeur. M. Valentin méritait incontestablement la première place pour sa virtuosité étincelante. On pouvait préférer M. Mayran à M. Taillefer. M. Paul Deschamps, qui n'avait reçu aucun avancement, a témoigné d'un solide mécanisme. Morceau de concours à effets bien gradués : *Pastorale* de M. Maugüé. Curieuse et très jolie lecture à vue de M. Roger Ducasse.

Concours de clarinette. Premiers prix : MM. Janicaud et Bamberger; deuxièmes prix : MM. Foucaut et Cliquerinois; premiers accessits : MM. Akoka, Dubar et Botton; deuxièmes accessits : MM. Marouzé et Brigault. Outre MM. Janicaud et Bamberger, instrumentistes d'un métier sûr et souple, il faut signaler M. Foucaut, qui concourait pour la première fois, et dont le jeu surprend par sa grâce agile. Une exquise *Eglogue*, en *si* bémol, de M. Stan Golestan, dont le style populaire était imprégné de mélancolie, servait de morceau de concours. On devine avec quelle maîtrise subtile et enjouée M. Gabriel Pierné avait composé la page de lecture à vue.

Concours de basson. Premier prix : M. Pierre Rey; deuxième prix : M. Gillet; premier accessit : M. Bertemont; deuxièmes accessits : MM. Deville, Betz et Bariselle. C'est encore M. Gabriel Pierné qui était l'auteur de la pièce imposée : *Prélude de concert*, d'après un air de Purcell. OEuvre d'une ciselure et d'un fini inimitables. *Prélude de concert* fait pendant au célèbre *Solo de concours* élaboré par M. Pierné pour le même instrument. On a rarement enfermé dans un cadre classique plus d'harmonies neuves et choisies.